
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 26/1 (1999)

DOI: 10.11588/fr.1999.1.47300

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

MONIQUE GOULLET

900^e ANNIVERSAIRE DE LA NAISSANCE
D'HILDEGARDE DE BINGEN (1098-1179)

Quelques ouvrages récents

La célébration du 900^e anniversaire de la naissance d'Hildegarde de Bingen aura été l'un des événements commémoratifs majeurs de l'année 1998, marqué par un feu d'artifice de colloques et de publications, où la France reste néanmoins la grande absente. On ne pourra bien entendu dresser ici une liste exhaustive de ces manifestations. Les prochains mois verront paraître les actes de plusieurs rencontres importantes, auxquelles ont participé des hildegardiens patentés: rappelons ainsi les deux »sommets« que furent le colloque de Mayence du mois de mars 1998, celui d'Eibingen au mois de septembre. En ce qui concerne les publications, au sein de celles qui nous ont été adressées on distinguera deux tendances: des ouvrages collectifs qui traduisent l'avancée actuelle de la recherche hildegardienne; des livres de prestige, qui représentent un progrès marquant dans le domaine iconographique.

Anton Ph. BRÜCK éd., Hildegard von Bingen 1179-1979. Festschrift zum 800. Todestag der Heiligen, Mayence (Ges. für Mittelrhein. Kirchengeschichte) ¹1979, ²1998, 461 p. (Quellen und Abhandl. zur Mittelrhein. Kirchengeschichte, 33) est la réédition à l'identique du livre du 800^e anniversaire de la naissance d'Hildegarde, depuis longtemps épuisé¹. Son intention annoncée était de garantir H. contre les risques d'interprétation ésotérique, de récupération par les praticiens des médecines douces ou les tenants d'une cuisine naturelle. Il avait donc joué un rôle salutaire à l'époque, en offrant une première section (p. 1-94) consacrée à une présentation de la période (Odilo ENGELS), de la vie et de l'œuvre de l'abbesse (Aldegundis FÜHRKÖTTER), et à l'histoire du Disibodenberg (Wolfgang SEIBRICH), du Rupertsberg et d'Eibingen (Maria Laetitia BREDE) suivie d'une longue étude de l'enseignement de la foi chez H., avec une attention particulière à l'image du miroir comme symbole de la transcendance (Margot SCHMIDT, p. 95-157). Sont abordés ensuite des thèmes divers: H. et les hérésies (Gerhard MÜLLER), H. et la musique (Immaculata RITSCHER), H. et l'hagiographie (Peter WALTER), H. et Elisabeth von Schönau (Josef LOOS), H. et la prophétie (Friedhelm JÜRGENMEIER), H. et sa »lingua ignota « (Robert WOLFF). Une section importante (p. 295-370) rassemble ensuite des études de Heinrich SCHIPPERGES, Irmgard MÜLLER et Peter RIETHE sur la médecine d'H. La dernière partie de l'ouvrage (p. 371-461) est consacrée au culte et à la mémoire de la sainte, des débuts jusqu'à nos jours, avec des contributions d'Adelheid SIMON, Helmut HINKEL, Werner LAUTER, Henri BOELAARS, Claus PALM et Johanna ISENBARTH. Malgré une certaine disparité dans les contributions, et les progrès faits depuis dans divers domaines de la recherche, l'ouvrage reste d'actualité et peut constituer une première approche commode. Dans l'avant-propos, p. VI, est rappelée l'existence de deux volumes de bibliographie hildegardienne, parus à Alzey sous la signature de Walter LAUTER, en 1970 et 1984, et se trouve signalée une bibliographie hildegardienne internationale (Repertorium) en cours d'élaboration avec le concours du même W. Lauter.

1 L'ouvrage avait suscité relativement peu de recensions en 1979. Signalons celle d'Alois GERLICH, dans *Hist. Zs.* 233 (1981) p. 398-399.

Le second volume collectif, édité par Edeltraud FORSTER: *Hildegard von Bingen Prophetin durch die Zeiten. Zum 900. Geburtstag*, Fribourg/Bâle/Vienne (Herder) 1997, 516 p. réunit les signatures des meilleurs spécialistes actuels: au sein de plus de trente collaborateurs, on trouve les noms d'Angela CARLEVARIS, Peter DRONKE, Barbara NEWMANN, Walter BERSCHIN, Monika KLAES, Elisabeth GÖSSMANN, Laurence MOULINIER, Heinrich SCHIPPERGES, Sabina FLANAGAN, Lieselotte SAURMA-JELTSCH et Cristel MEIER, dont la contribution fera l'objet d'un commentaire un peu plus loin. Huit sections concernent successivement la personnalité d'Hildegarde (son enfance, avec la contribution précieuse de Franz STAAB sur la *Vita Iuttae*, sa vie de Bénédictine, son rôle de Sibylle), la *Vita Hildegardis* et les lettres, la dimension théologique et spirituelle de l'œuvre, la musique², les rapports entre vision et illustration, la médecine et la conception de la nature, la réception de l'œuvre et du personnage. Certains des sujets traités font apparemment double emploi avec le volume précédent, mais les angles d'approche ne sont pas les mêmes; le présent ouvrage gagne la plupart du temps à la comparaison, car il bénéficie du mûrissement de dix années de recherche hildegardienne. Quand on mesure le chemin parcouru, on se dit que deux anniversaires à dix ans d'intervalle n'auront pas été vains.

Signalons enfin, dans cette catégorie, le n°4 des *Colloquia* du Warburg Institute (Londres 1998): *Hildegard of Bingen. The Context of her Thought and Art*, édité par Charles BURNETT et Peter DRONKE, dont nous n'avons pu lire que la contribution de Constant J. MEWS, *Hildegard and the Schools* (p. 89-110). Celle-ci renouvelle foncièrement la vision qu'on peut avoir des relations entre l'abbesse et les milieux ecclésiastique et intellectuel de son temps. Rappelant l'éclosion, dans la Rhénanie du début du XII^e siècle, de communautés féminines de non-nobles dans la mouvance de chanoines de Saint-Augustin, comme à Andernach ou Frankenthal, C. J. Mews souligne tout d'abord le contexte de forte concurrence entre établissements bénédictins et non-bénédictins, dans lequel H. lui semble avoir joué un rôle de premier plan: paradoxalement, cette femme atypique apparaît alors comme le champion involontaire d'un certain conservatisme monastique, en même temps que porteuse de la revendication d'un rôle et d'une parole spécifiquement féminines. L'apport le plus marquant de l'article est de mettre un terme définitif au cliché de l'inculture d'H., en inscrivant sa pensée dans les débats théologiques du temps, en particulier ceux des écoles parisiennes. C. J. Mews montre ainsi comment à travers elle se prolonge une tendance »scientifique« des abbayes rhénanes, contre la tendance »scolastique« des écoles cathédrales françaises, dont le représentant le plus célèbre est Abélard. Privée de l'autorité et de la parole théologiques des grands maîtres que sont ses contemporains Hugues de Saint-Victor, Thierry de Chartres et Gilbert de la Porrée, la *magistra* bénédictine invente un discours féminin, à travers lequel s'exprime une relation plus »organique« qu'intellectuelle à la divinité et au monde.

La date anniversaire a bien entendu provoqué en Allemagne une floraison d'ouvrages de vulgarisation, dont l'éditeur Herder s'est fait une spécialité. Certaines accroches publicitaires inquiètent, quand elles vantent, par exemple, »les conseils d'une femme aux pouvoirs guérisseurs, plus actuels que jamais«. Le pire côtoie apparemment le meilleur. Laissons le pire, échantillon d'obscurantisme appelé à servir de repoussoir, et voyons le meilleur, à savoir un »beau livre« signé par Heinrich SCHIPPERGES: *Die Welt der Hildegard von*

2 Concernant la musique d'H., signalons la parution d'un fac-similé des fol. 466-481v du fameux Riesencodex (Wiesbaden, Hessische Landesbibliothek Hs 2) contenant la partie musicale de l'œuvre d'H.: *Hildegard von Bingen Lieder. Faksimile*, éd. Lorenz WELKER, avec un commentaire de Michael KLAPER, Wiesbaden 1998, ca. 56 p., et 32 p. de fac-similé.

Bingen, Fribourg (Herder) 1997, 155 p., qui se veut une présentation générale d'Hildegarde et de son univers, organisée autour d'une très riche iconographie. Depuis ses dissertations de médecine (1951) et de philosophie (1952), qu'il lui avait déjà consacrées, Heinrich Schipperges n'a plus quitté H.: au sein de la bibliographie fournie dans ce dernier ouvrage, une soixantaine d'études sont à porter à son compte. Il est donc bien, selon la formule de la quatrième de couverture, le »Nestor de la recherche hildegardienne«. Ce qui risquerait d'apparaître comme un livre de plus dans cette jungle éditoriale est ainsi un régal de sagesse et de nuance: plus qu'une somme, une quintessence. Rien de vraiment nouveau, mais rien que des choses justes, c'est-à-dire bien informées et bien senties. L'ouvrage s'adresse d'ailleurs autant aux sens qu'à l'intellect, tant format, illustrations, typographie et mise en page ont été soignés. Il ne s'agit pas seulement là du luxe coutumier aux publications commémoratives: comme le note l'auteur lui-même, les images ont pour fonction de mener le lecteur au cœur du monde d'H. Les nombreuses enluminures reproduites (près d'une page sur deux contient une illustration en couleurs) proviennent, bien entendu, des manuscrits des œuvres de l'abbesse, mais d'autres aussi, et de cette confrontation ressort l'impression que – sauve son originalité – H. est bien de son siècle: siècle profondément marqué par la tradition biblique, mais qui, entre le moine et le chevalier, voit naître l'intellectuel (Gelehrte); siècle qui, à côté des arts libéraux, voit éclore les arts mécaniques; siècle qui, enfin, perçoit les premiers accents de la mystique et de la poésie en langue vernaculaire. Philosophe, anthropologue et médecin, l'auteur rend sensible l'idée que théologie, anthropologie et sciences naturelles se rejoignent chez H. en une vision cosmique fortement imprégnée de néo-platonisme. Un style très travaillé confère au texte une certaine dramatisation, qui évite néanmoins les pièges de l'hagiographie; sa sobriété ménage la meilleure place au pouvoir de suggestion des images, et restitue ainsi au lecteur une sorte d'équivalent des rapports qui s'établissent entre le texte et les illustrations dans les deux manuscrits les plus célèbres de l'œuvre de l'abbesse: celui de Lucques (Lucca, Bibliotheca Statale, Ms 1942) et celui du Rupertsberg (Wiesbaden, Hessische Landesbibliothek, Hs 1), dont il sera longuement question dans les lignes suivantes.

Dans cette même catégorie des ouvrages de prestige, Lieselotte E. SAURMA-JELTSCH signe un volume consacré aux miniatures du *Scivias* (Die Miniaturen im »Liber Scivias« der Hildegard von Bingen. Die Wucht der Vision und die Ordnung der Bilder, Wiesbaden, Reichert, 1998, ca. 250 p. et 35 miniatures), qui, à côté d'une très riche étude iconographique, fournit des reproductions du manuscrit entrepris sur le Rupertsberg, aujourd'hui détruit et conservé sous la forme d'un fac-similé réalisé entre 1927 et 1933 et conservé à Wiesbaden. Une introduction générale pose pour principe que les illustrations du manuscrit du Rupertsberg constituent le premier témoin de la réception du texte. En effet l'auteur s'inscrit en faux contre l'idée naïve mais répandue que les images seraient de purs équivalents du texte, surgies de la seule imagination de la visionnaire. Pour être sans équivalents – en grande partie à cause de l'originalité du texte qu'elles accompagnent- elles n'en obéissent pas moins à une grammaire des formes sophistiquée, qui dénote un programme iconographique concerté, dans lequel rien n'a été laissé au hasard.

Après un minutieux examen des miniatures, de leur emplacement, de leur exécution, et surtout après une comparaison détaillée avec des œuvres contemporaines, L. Saurma-Jeltsch récuse la datation traditionnelle des peintures, entre 1160 et 1180, donc du vivant d'Hildegarde, à la main de laquelle certains n'avaient d'ailleurs pas manqué de les attribuer. Il s'avère ainsi que, si le texte du manuscrit paraît avoir été copié sur le Rupertsberg du vivant de l'auteur, les illustrateurs ont travaillé pour leur part à une date plus récente que ceux d'un livre de prières privées, conservé à la Bayerische Staatsbibliothek de Munich sous la cote Clm 935, et connu sous le nom de »livre de prières d'Hildegarde«, parce qu'on pense qu'il a pu être fait spécialement pour l'abbesse sur la commande de Louis, abbé de

Saint-Euchaire de Trèves (1168–1188)³. Le style des enluminures du manuscrit du Rupertsberg offre par ailleurs des parallèles avec l'évangélaire d'Henri le Lion (Wolfenbüttel, Herzog August Bibliothek, Cod. Guelf. 105, Noviss. 2°), réalisé à Helmarshausen autour de 1188, mais il a échappé à toute influence de l'*Hortus deliciarum* (Strasbourg, BM, original détruit), achevé en 1195, et du *Speculum virginum* trévirois (Bistumsarchiv 132): les enlumineurs ont dû travailler immédiatement après la mort d'H. Les influences byzantines que l'on constate ici ou là, les parallèles avec certains manuscrits de Cologne et de Zwiefalten, la richesse des citations, emprunts et *similia*, la planification minutieuse du travail, l'unité de style, amènent à penser que ces images ont été exécutées dans un atelier très actif, riche de modèles de toutes sortes, ce que ne pouvait pas être le scriptorium du Rupertsberg. En revanche tout en elles respire le monachisme féminin, si bien que l'auteur conclut qu'elles ont été conçues sur le Rupertsberg, en même temps que le texte, mais peintes à Andernach ou Maria-Laach.

A chaque enluminure accompagnant chaque vision est consacré un chapitre du livre. La miniature est reproduite en noir et blanc, les fac-similés se trouvant dans une pochette, sous forme de feuillets séparés. Elle fait l'objet d'une description minutieuse, de commentaires orientés essentiellement autour du rapport texte/image, de la sémantique des images, et de l'exégèse. La part la plus riche et la plus originale du travail concerne la mise en perspective des miniatures, qui se trouvent rapprochées de celles d'autres manuscrits contemporains, ou d'autres illustrations du Scivias (contenues dans Heidelberg, Universitätsbibliothek, Cod. Sal. X, 16, originaire de l'abbaye sud-rhénane de Salem). Cette promenade à travers les sources et les *loci similes* est un passionnant parcours culturel, qui laisse entrevoir le vaste champ de circulation des manuscrits et la formation de réseaux d'influences. On a d'ailleurs l'impression que tout se passe pour les images comme pour le texte: le travail du dessin, comme celui de l'écriture, suscite une série de rapprochements, de parallèles, mais ne laisse jamais apparaître de citations ou emplois très importants. Ce qui est admirable, c'est que, loin d'en être un calque servile, l'iconographie est ici un parfait équivalent stylistique du texte des visions.

En replaçant ce chef-d'œuvre dans l'histoire de l'art médiéval, L. Saurma-Jeltsch l'arrache à la présomption d'étrangeté qui pesait sur lui, et le fait entrer enfin de plein droit dans le champ historique. Elle œuvre dans le même sens que les récents éditeurs des œuvres hildégardiennes, qui, en identifiant les sources et les parallèles, l'ont arrachée à son isolement et à sa réputation d'hermétisme. Ce qui ne revient pas, comme en convient l'auteur elle-même, à la banaliser, mais à la sauver de l'enfermement. On est frappé de voir, par exemple, à quel point la miniature illustrant la *protestificatio* qui sert d'ouverture au Scivias identifie Hildegarde – représentée sous une sorte d'arcade ou de baldaquin, dans la position de l'écrivain inspiré, tablettes de cire et stylet à la main, le moine Volmar à ses côtés – à Grégoire le Grand (voir les images des p. 8 et 27). Il est clair que ces images ont participé au premier chef à la réception du texte et de son auteur, et E. Saurma-Jeltsch note même qu'elles ont des incidences dans certains choix de traduction.

Nous voudrions insister sur l'importance de ces travaux iconographiques, non seulement pour la réception d'Hildegarde, mais aussi, plus généralement, pour les études de sémiologie médiévale⁴. Aussi reviendrons-nous sur deux articles de Cristel MEIER, parus respectivement dans les livres dirigés par Anton Ph. Brück et Edeltraud Forster, dont nous avons parlé plus haut. Dans sa première étude (Zum Verhältnis vom Text und Illustration im über-

3 Hildegard von Bingen Gebetbuch. Faksimile, Wiesbaden (Reichert) 1998, 152 p. + un volume de commentaires par G. ACHTEN, H. HAUKE, E. KLEMM et K. SCHNEIDER, 290 p.

4 Dans cette perspective il faut rappeler l'étude déjà ancienne de C. MEIER, Die Bedeutung der Farben im Werk Hildegards von Bingen, dans: Frühmittelalterliche Studien 6 (1972) p. 245–355.

lieferten Werk Hildegards von Bingen, *op. cit.*, 1998, p. 159–169), après avoir souligné elle aussi que les deux grands cycles iconographiques du *Scivias* avaient en commun de n'avoir pas été conçus directement par H., et d'appartenir par conséquent au champ de la réception de l'œuvre, C. Meier s'était proposé de faire une comparaison entre les deux miniatures illustrant la première vision du second livre (les six jours de la création du monde, la chute et la rédemption). Au terme d'une enquête concernant les rapports entre texte et image était apparue la spécificité de chaque programme iconographique: dans le manuscrit du Rupertsberg, conçu à la gloire de la visionnaire dans la chaleur de son souvenir et dans la fidélité à la lettre du texte, l'illustrateur, qui use d'une vaste gamme de couleurs, ainsi que d'or et d'argent, n'a jamais éprouvé le besoin, lorsque l'image avait une valeur allégorique ou symbolique, de figurer à la fois le signifiant et le signifié; seul l'écrit permet ainsi de déterminer la valeur sémantique de certains éléments comme la pluie d'étoiles. Au contraire l'enlumineur du manuscrit de Salem, qui au début du XIII^e siècle a réalisé des lavis sur dessins à la plume, animé d'intentions pédagogiques et exégétiques, a introduit dans une même image les deux niveaux de représentations; en se rapprochant d'autres illustrations connues pour le même cycle biblique, il a ôté du même coup aux visions une partie de leur étrangeté.

La même démarche comparative est appliquée, huit ans plus tard, à la vision du dragon dans *Scivias* II, 7 (*Calcere caput draconis. Prophetische Bildkonfigurationen in Visionstext und Illustrationen: Zur Vision Scivias II, 7, op. cit.*, p. 359–405). On y voit d'une part les libertés que prend avec le texte de la vision chacun des illustrateurs, et, de l'autre, les choix interprétatifs et stylistiques qu'ils opèrent: d'une confrontation avec le corpus iconographique proposé par l'auteur, il ressort que, si l'illustrateur du Rupertsberg serre le texte d'assez près, celui de Salem a en tête le combat de saint Michel contre le dragon tel qu'il est transmis par Apoc. 12, et c'est à la silhouette du monstre terrassé qu'il réduit sa représentation. C. Meier annonce la parution prochaine d'un livre prêt de longue date, mais resté inédit, consacré aux rapports entre le texte et l'image dans les œuvres d'Hildegarde, et dont cette étude n'est qu'un aperçu⁵: une comparaison avec l'approche de L. Saurma-Jeltsch sera certainement passionnante.

5 Cette parution est annoncée p. 405, n. 80.